

la fléchir par des prières ; mais comme elle ne faisoit qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit fondant en larmes, auprès de sa maîtresse. Alors Panthée saisit un poignard, s'en perça le sein, et eut encore la force, en expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux ¹.

Ses femmes et toute sa suite poussèrent aussitôt des cris de douleur et de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur souverain ; et Cyrus qui étoit accouru à la première nouvelle de ce malheur, pleura de nouveau le sort de ces deux époux, et leur fit élever un tombeau où leurs cendres furent confondues ².

¹ Xenoph. instit. Cyr. ² Id. ibid. p. 186.
I. 7, p. 185.

CHAPITRE XL.

Voyage de Messénie.*

Nous partîmes de Scillonte, et après avoir traversé la Triphylie, nous arrivâmes sur les bords de la Néda, qui sépare l'Elide de la Messénie ¹.

Dans le dessein où nous étions de parcourir les côtes de cette dernière province, nous allâmes nous embarquer au port de Cyparissia, et le lendemain nous abordâmes à Pylos, situé sous le mont Ægalée ². Les vaisseaux trouvent une retraite paisible dans sa rade, presque entièrement fermée par l'île Sphactérie ³. Les environs n'offrent de tous côtés que des bois, des roches escarpées, un terrain stérile, une solitude profonde ⁴. Les Lacédémoniens, maîtres de la Messénie pendant la guerre du Péloponèse, les avoient absolument négligés ; mais les Athéniens s'en étant rendus maîtres, se hâtèrent de les fortifier, et repoussèrent par mer et par terre les troupes de Lacédémone et celles de leurs alliés. Depuis cette époque, Pylos, ainsi que

* Voyez la carte de la Messénie.

¹ Pausan. l. 4, c. 20, p. 327. Strab. lib. 8, p. 348.

² Strab. lib. 8, p. 359.

³ Thucyd. lib. 4, c. 8. Diod. Sic. l. 12, pag. 113.

⁴ Thucyd. ibid. Pausan. cap. 36, p. 372.

tous les lieux où les hommes se sont égarés, excite la curiosité des voyageurs ¹.

On nous fit voir la statue de la Victoire qu'y laissèrent les Athéniens ²; et de là remontant aux siècles lointains, on nous disoit que le sage Nestor avoit gouverné cette contrée. Nous eûmes beau représenter, que suivant Homère il régnoit dans la Triphylie ³; pour toute réponse, on nous montra la maison de ce prince, son portrait et la grotte où il renfermoit ses bœufs ⁴. Nous voulûmes insister; mais nous nous convainquîmes bientôt, que les peuples et les particuliers, fiers de leur origine, n'aiment pas toujours qu'on discute leurs titres.

En continuant de raser la côte jusqu'au fond du golphe de Messénie, nous vîmes à Mothone * un puits dont l'eau naturellement imprégnée de particules de poix, a l'odeur et la couleur du baume de Cyzique ⁵; à Colonides, des habitans qui, sans avoir ni les mœurs ni la langue des Athéniens, prétendent descendre de ce peuple, parce qu'auprès d'Athènes est un bourg nommé Colone ⁶; plus loin, un temple d'Apollon, aussi célèbre qu'ancien, où les malades viennent

¹ Pausan. l. 4, c. 36, p.

372.

² Id. ibid.

³ Strab. l. 8, p. 350.

⁴ Pausan. ibid. p. 371.

* Aujourd'hui *Modon*.

⁵ Pausan. l. 4, c. 35,

p. 569.

⁶ Id. ibid. c. 34, pag.

365.

chercher et croient trouver leur guérison ¹; plus loin encore, la ville de Coroné *, récemment construite par ordre d'Epaminondas ²; enfin l'embouchure du Pamisus, où nous entrâmes à pleines voiles; car les vaisseaux peuvent le remonter jusqu'à 10 stades ³.

Ce fleuve est le plus grand de ceux du Péloponèse, quoique depuis sa source jusqu'à la mer, on ne compte que 100 stades environ ⁴**. Sa carrière est bornée; mais il la fournit avec distinction: il donne l'idée d'une vie courte et remplie de beaux jours. Ses eaux pures ne semblent couler que pour le bonheur de tout ce qui l'environne. Les meilleurs poissons de la mer s'y plaisent dans toutes les saisons; et au retour du printemps, ils se hâtent de remonter ce fleuve pour y déposer leur frai ⁵.

Pendant que nous abordions, nous vîmes des vaisseaux qui nous parurent de construction étrangère, et qui venoient à rames et à voiles. Ils approchent; des passagers de tout âge et de tout sexe, se précipitent sur le rivage, se prosternent et s'écrient: Heureux, mille et mille fois heureux le jour qui vous rend à nos désirs! Nous vous arrosons de

¹ Pausan. ibid. p. 365.

* Aujourd'hui *Coroné*.

² Id. ibid.

³ Id. ibid. p. 363.

⁴ Strab. l. 8, pag. 361.

** Environ 3 lieues trois quarts.

⁵ Pausan. lib. 4, c. 34, p. 363.

nos pleurs, terre chérie que nos pères ont possédée, terre sacrée qui renfermez les cendres de nos pères ! Je m'approchai d'un vieillard qui se nommoit Xénoclès, et qui paroisoit être le chef de cette multitude ; je lui demandai qui ils étoient, d'où ils venoient. Vous voyez, répondit-il, les descendants de ces Messéniens que la barbarie de Lacédémone força autrefois de quitter leur patrie, et qui, sous la conduite de mon père Common, se réfugièrent aux extrémités de la Libye, dans un pays qui n'a point de commerce avec les nations de la Grèce. Nous avons long-temps ignoré qu'Epaminondas avoit, il y a environ quinze ans, rendu la liberté à la Messénie, et rappelé ses anciens habitans¹. Quand nous en fûmes instruits, des obstacles invincibles nous arrêtrèrent ; la mort d'Epaminondas suspendit encore notre retour. Nous venons enfin jouir de ses bienfaits.

Nous nous joignîmes à ces étrangers, et après avoir traversé des plaines fertiles, nous arrivâmes à Messène, située comme Corinthe au pied d'une montagne, et devenue comme cette ville un des boulevards du Péloponèse².

Les murs de Messène, construits de pierre de taille, couronnés de créneaux, et flanqués

¹ Pausan. l. 4, c. 26, p. 342.

² Polyb. lib. 7, p. 505. Strab. l. 8, p. 361.

de tours*, sont plus forts et plus élevés que ceux de Byzance, de Rhodes et des autres villes de la Grèce¹. Ils embrassent dans leur circuit le mont Ithome. Au dedans, nous vîmes une grande place ornée de temples, de statues, et d'une fontaine abondante. De toutes parts s'élevoient de beaux édifices, et l'on pouvoit juger d'après ces premiers essais, de la magnificence que Messène étaleroit dans la suite².

Les nouveaux habitans furent reçus avec autant de distinction que d'empressement ; et le lendemain, ils allèrent offrir leurs hommages au temple de Jupiter, placé sur le sommet de la montagne³, au milieu d'une citadelle, qui réunit les ressources de l'art aux avantages de la position.

Le mont est un des plus élevés⁴, et le temple un des plus anciens du Péloponèse⁵ ; c'est là, dit-on, que des Nymphes prirent soin de l'enfance de Agéladas, est déposée dans la maison d'un prêtre qui n'exerce le sacerdoce que pendant une année, et qui ne l'obtient que par la voie de l'élection⁶. Ce-

* Trente-huit de ces tours subsistoient encore, il y a 50 ans ; M. l'Abbe Fourmont les avoit vues. (Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 7, hist. p. 355.)

¹ Pausan. l. 4, c. 31, p. 356.

² Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 7, hist. p. 355.

³ Pausan. l. 4, c. 33, p. 361.

⁴ Id. ibid. c. 9, p. 301.

⁵ Id. ibid. c. 3, p. 287.

⁶ Id. ibid. c. 33, p. 361.

lui qui l'occupoit alors s'appelloit Célénus; il avoit passé la plus grande partie de sa vie en Sicile.

Ce jour-là même, on célébroit en l'honneur de Jupiter une fête annuelle, qui attiroit les peuples des provinces voisines. Les flancs de la montagne étoient couverts d'hommes et de femmes, qui s'empessoient d'atteindre son sommet. Nous fûmes témoins des cérémonies saintes; nous assistâmes à des combats de musique, institués depuis une longue suite de siècles. La joie des Messéniens de Libye offroit un spectacle touchant, et dont l'intérêt fut augmenté par une circonstance imprévue. Célénus, le prêtre de Jupiter, reconnut un frère dans le chef de ces familles infortunées, et il ne pouvoit s'arracher de ses bras. Ils se rappelèrent les funestes circonstances qui les séparèrent autrefois l'un de l'autre. Nous passâmes quelques jours avec ces deux respectables vieillards, avec plusieurs de leurs parens et de leurs amis.

De la maison de Célénus, l'œil pouvoit embrasser la Messénie entière, et en suivre les limites dans un espace d'environ 800 stades*; la vue s'étendoit au nord, sur l'Arcadie et sur l'Elide; à l'ouest et au sud, sur la mer et sur les îles voisines; à l'est, sur une chaîne

* Pausan. l. 4, c. 33, p. 361.

² Strab. l. 8, p. 362.

* Trente lieues et un quart.

de montagnes qui sous le nom de Taygète, séparent cette province de celle de Laconie. Elle se reposoit ensuite sur le tableau renfermé dans cette enceinte. On nous monroit à diverses distances, de riches campagnes entrecoupées de collines et de rivières, couvertes de troupeaux et de poulains qui font la richesse des habitans. Je dis alors: Au petit nombre de cultivateurs que nous avons aperçus en venant ici, il me paroît que la population de cette province n'est pas en proportion avec sa fertilité. Ne vous en prenez, répondit Xénoclès, qu'aux barbares dont ces montagnes nous dérobent l'aspect odieux. Pendant quatre siècles entiers, les Lacédémoniens ont ravagé la Messénie, et laissé pour tout partage, à ses habitans, la guerre ou l'exil, la mort ou l'esclavage.

Nous n'avions qu'une légère idée de ces funestes révolutions; Xénoclès s'en aperçut, il en gémit, et adressant la parole à son fils: Prenez votre lyre, dit-il, et chantez ces trois élégies où mon père, dès notre arrivée en Libye, voulut, pour soulager sa douleur, éterniser le souvenir des maux que votre patrie avoit essayés*. Le jeune homme obéit, et commença de cette manière.

¹ Euripid. et Tyrt. ap. Strab. l. 8, pag. 366. Plat. in Alcib. I, t. 2, pag. 122. Pausan. l. 4, pag. 288 et

316. Plut. in Ages. t. 1, p. 615.

* Voyez la note à la fin du volume.

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

*Sur la première guerre de Messénie **

Bannis de la Grèce, étrangers aux autres peuples, nous ne tenions aux hommes que par la stérile pitié qu'ils daignoient quelquefois accorder à nos malheurs. Qui l'eût dit, qu'après avoir si long-temps erré sur les flots, nous parviendrions au port des Evespérides¹, dans une contrée que la nature et la paix enrichissent de leurs dons précieux ? Ici la terre, comblant les vœux du laboureur, rend le centuple des grains qu'on lui confie²; des rivières paisibles serpentent dans la plaine, près d'un vallon ombragé de lauriers, de myrtes, de grenadiers et d'arbres de toute espèce³. Au-delà sont des sables brûlans, des peuples parbares, des animaux féroces; mais nous n'avons rien à redouter; il n'y a point de Lacédémoniens parmi eux.

Les habitans de ces belles retraites, attendris sur nos maux, nous ont généreusement offert un asyle. Cependant la douleur consume nos jours, et nos foibles plaisirs rendent nos regrets plus amers. Hélas ! combien de

* Cette guerre commença l'an 743 avant J. C., et finit l'an 723 avant la même ère.

¹ Pausan. l. 4, c. 26, p.

342.

² Herodot. l. 4. c. 198.

³ Scylac. peripl. ap.

geogr. min. t. 1, pag. 46.

Plin. l. 5, c. 5, p. 249.

fois errant dans ces vergers délicieux, j'ai senti mes larmes couler au souvenir de la Messénie ! O bords fortunés du Pamisus, temples augustes, bois sacrés, campagnes si souvent abreuvées du sang de nos aïeux ! non, je ne saurois vous oublier. Et vous, féroces Spartiates, je vous jure au nom de cinquante mille Messénéniens que vous avez dispersés sur la terre, une haine aussi implacable que votre cruauté ; je vous la jure au nom de leurs descendans, au nom des cœurs sensibles de tous les temps et de tous les lieux.

Restes malheureux de tant de héros plus malheureux encore, puissent mes chants, modelés sur ceux de Tyrthée et d'Archiloque, gronder sans cesse à vos oreilles, comme la trompette qui donne le signal au guerrier, comme le tonnerre qui trouble le sommeil du lâche ! Puissent-ils, offrant nuit et jour à vos yeux les ombres menaçantes de vos pères, laisser dans vos âmes une blessure qui saigne nuit et jour !

Les Messéniens jouirent pendant plusieurs siècles d'une tranquillité profonde, sur une terre qui suffisoit à leurs besoins, sous les douces influences d'un ciel toujours serrein. Ils étoient libres ; ils avoient des lois sages, des mœurs simples, des rois qui les aimoient¹, et des fêtes riantes qui les dé-

¹ Pausan. l. 4, c. 3, p. 286.

lassoient de leurs travaux. Tout-à-coup l'alliance qui les avoit unis avec les Lacédémoniens reçoit des atteintes mortelles ; on s'accuse, on s'aigrit de part et d'autre ; aux plaintes succèdent les menaces. L'ambition, jusqu'alors enchaînée par les lois de Lycurgue, saisit ce moment pour briser ses fers, appelle à grands cris l'injustice et la violence, se glisse avec ce cortège infernal dans le cœur des Spartiates, et leur fait jurer sur les autels, de ne pas déposer les armes, jusqu'à ce qu'ils aient asservi la Messénie¹. Fièrre de ses premiers triomphes, elle les mène à l'un des sommets du mont Taygète, et de là leur montrant les riches campagnes exposées à leurs yeux, elle les introduit dans une place forte qui appartenoit à leurs anciens alliés, et qui ser voit de barrière aux deux empires².

A cette nouvelle, nos aïeux incapables de supporter un outrage, accourent en foule au palais de nos rois. Euphaès occupoit alors le trône : il écoute les avis des principaux de la nation ; sa bouche est l'organe de la sagesse. Il excite l'ardeur des Messéniens, il la suspend jusqu'à ce qu'elle puisse éclater avec succès³. Des années entières suffisent à peine pour accoutumer à la discipline un peuple trop familiarisé sans doute avec les dou-

¹ Justin. l. 3, c. 4. p. 292.

² Pausan. lib. 4, c. 5. ³ Id. ibid. c. 7, p. 295.

eurs d'une longue paix. Il apprit dans l'intervalle à voir sans murmurer ses moissons enlevées par les Lacédémoniens, à faire lui-même des incursions dans la Laconie.

Deux fois le moment de la vengeance parut s'approcher ; deux fois les forces des deux états luttèrent entre elles. Mais la victoire n'osa terminer cette grande querelle, et son indécision accéléra la ruine des Messéniens. Leur armée s'affoiblissoit de jour en jour par la perte d'un grand nombre de guerriers, par les garnisons qu'il falloit entretenir dans les différentes places, par la désertion des esclaves, par une épidémie qui commençoit à ravager une contrée autrefois si florissante.

Dans cette extrémité, on résolut de se retrancher sur le mont Ithome¹, et de consulter l'oracle de Delphes. Les prêtres, et non les dieux, dictèrent cette réponse barbare : Le salut de la Messénie dépend du sacrifice d'une jeune fille tirée au sort, et choisie dans la maison régnante².

D'anciens préjugés ferment les yeux sur l'atrocité de l'obéissance. On apporte l'urne fatale ; le sort condamne la fille de Lyciscus qui la déroba soudain à tous les regards, et s'enfuit avec elle à Lacédémone. Le guerrier Aristodème s'avance à l'instant, et malgré

¹ Pausan. l. 4, c. 9, pag. 301. præpar. evang. l. 5, c. 27, p. 223.

² Pausan. ibid. Euseb. p. 20. Euseb. præpar. evang. l. 5, c. 27, p. 223.

le tendre intérêt qui gémit au fond de son cœur, il présente la sienne aux autels. Elle étoit fiancée à l'un des favoris du roi, qui accourt à sa défense. Il soutient qu'on ne peut sans son aveu disposer de son épouse. Il va plus loin, il flétrit l'innocence pour la sauver, et déclare que l'hymen est consommé. L'horreur de l'imposture, la crainte du déshonneur, l'amour paternel, le salut de la patrie, la sainteté de sa parole, une foule de mouvemens contraires agitent avec tant de violence l'ame d'Aristodème, qu'elle a besoin de se soulager par un coup de désespoir. Il saisit un poignard, sa fille tombe morte à ses pieds; tous les spectateurs frémissent. Le prêtre, insatiable de cruautés, s'écrie: «Ce n'est pas la piété, c'est la fureur qui a guidé les bras du meurtrier; les dieux demandent une autre victime.» Il en faut une, répond le peuple en fureur, et il se jette sur le malheureux amant. Il alloit périr; mais le roi calma les esprits, et parvint à leur persuader que les conditions de l'oracle étoient remplies.

Sparte s'endurcissoit de plus en plus dans ses projets de conquête; elle les annonçoit par des hostilités fréquentes, par des combats sanglans. Dans l'une de ces batailles, le roi Euphaès fut tué, et remplacé par Aristodème¹; dans une autre, où plusieurs peuples

¹ Pausan. l. 4, c. 10, p. 304.

du Péloponèse s'étoient joints aux Messéniens¹, nos ennemis furent battus; et trois cents d'entre eux, pris les armes à la main, arrossèrent nos autels de leur sang².

Le siège d'Ithome continuoit avec la même vigueur. Aristodème en prolongeoit la durée, par sa vigilance, son courage, la confiance de ses troupes, et le cruel souvenir de sa fille. Dans la suite, des oracles imposteurs, des prodiges effrayans ébranlèrent sa constance. Il désespéra du salut de la Messénie; et s'étant percé de son épée; il rendit les derniers soupirs sur le tombeau de sa fille³.

Les assiégés se défendirent encore pendant plusieurs mois; mais après avoir perdu leurs généraux et leurs plus braves soldats, se voyant sans provisions et sans ressources, ils abandonnèrent la place. Les uns se retirèrent chez les nations voisines; les autres, dans leurs anciennes demeures; où les vainqueurs les forcèrent de jurer l'exécution des articles suivans: «Vous n'entreprendrez rien contre notre autorité; vous cultiverez vos terres, mais vous nous apporterez tous les ans la moitié de leur produit. A la

¹ Pausan. l. 4, c. II, p. 305.

² Myron, ap. Pausan. l. 4, c. 6, pag. 294. Clem. Alex. chohort. ad gent. t. I, p. 26. Euseb. præp. evang.

l. 4, c. 16, p. 157. Plut. in Rom. t. I, p. 33. Mém. de l'Acad. des bell. let. t. 2, p. 105.

³ Pausan. l. 4, c. 13, p. 311.

mort des rois et des principaux magistrats, vous paroîtrez, hommes et femmes, en habit de deuil ¹. Teles furent les conditions humiliantes, qu'après une guerre de vingt ans, Lacédémone prescrivit à nos ancêtres.

SECONDE ÉLÉGIE.

*Sur la seconde guerre de Messénie.**

Je rentre dans la carrière, je vais chanter la gloire d'un héros qui combattit longtemps sur les ruines de sa patrie. Ah! s'il étoit permis aux mortels de changer l'ordre des destinées, ses mains triomphantes auroient sans doute réparé les outrages d'une guerre et d'une paix également odieuses.

Quelle paix, juste ciel! elle ne cessa pendant l'espace de 39 ans, d'appesantir un joug de fer sur la tête des vaincus ², et de fatiguer leur constance par toutes les formes de la servitude. Assujettis à des travaux pénibles, courbés sous le poids des tributs qu'ils transportoient à Lacédémone, forcés de pleu-

¹ Tyrt. ap. Pausan. l. 4, c. 14, p. 313. Ælian. var. hist. l. 6, c. 1.

* Cette guerre commença l'an 684 avant J. C., et

fini l'an 668 avant la même ère.

² Pausan. lib. 4, c. 15, p. 315.

rer aux funérailles de leurs tyrans ¹, et ne pouvant même exhaler une haine impuissante, ils ne laissoient à leurs enfans que des malheurs à souffrir, et des insultes à venger. Les maux parvinrent au point que les vieillards n'avoient plus rien à craindre de la mort, et les jeunes gens plus rien à espérer de la vie.

Leurs regards, toujours attachés à la terre, se levèrent enfin vers Aristomène, qui descendoit de nos anciens rois, et qui, dès son aurore, avoit montré sur son front, dans ses paroles et dans ses actions, les traits et le caractère d'une grande ame. Ce prince entouré d'une jeunesse impatiente, dont tout à-tour il enflammoit ou tempéroit le courage, interrogea les peuples voisins; et ayant appris que ceux d'Argos et d'Arcadie étoient disposés à lui fournir des secours, il souleva sa nation ²; et dès ce moment elle fit entendre les cris de l'oppression et de la liberté.

Le premier combat se donna dans un bourg de la Messénie. Le succès en fut douteux. Aristomène y fit tellement briller sa valeur, que d'une commune voix on le proclama roi sur le champ de bataille; mais il refusa un honneur auquel il avoit des droits par sa nais-

¹ Tyrt. ap. Pausan. lib. 4, c. 14, p. 313. Polyb. l. 6, p. 300.

² Pausan. l. 4, c. 14, p. 314.

sance, et encore plus par ses vertus.

Placé à la tête des troupes, il voulut effrayer les Spartiates par un coup d'éclat, et déposer dans le sein de leur capitale, le gage de la haine qu'il leur avoit vouée depuis son enfance. Il se rend à Lacédémone; il pénétra furtivement dans le temple de Minerve, et suspend au mur un bouclier sur lequel étoient écrits ces mots: «C'est des dépouilles des Lacédémoniens qu'Aristomène a consacré ce monument à la Déesse¹»

Sparte, conformément à la réponse de l'oracle de Delphes, demandoit alors aux Athéniens un chef pour la diriger dans cette guerre. Athènes, qui craignoit de concourir à l'agrandissement de sa rivale, lui proposa Tyrtée², poète obscur, qui rachetoit les désagrémens de sa figure, et les disgraces de la fortune, par un talent sublime, que les Athéniens regardoient comme une espèce de frénésie³.

Tyrtée, appelé au secours d'une nation guerrière, qui le mit bientôt au nombre de ses citoyens⁴, sentit ses esprits s'élever, et s'abandonna tout entier à sa haute destinée. Ses

¹ Pausan. l. 4, c. 15, p. 316. lettr. t. 8, p. 144; t. 13, p. 284.

² Lycurg. in Leocrat. p. 162. Justin. lib. 3, c. 5. Plut. in Cleom. pag. 805.

³ Diogen. Laert. l. 2, §. 43.

⁴ Plat. de leg. l. 1, t. 2, p. 629.

⁵ Plut. in Agid. t. 1, p. 402.

⁶ Horat. art. poet. v.

chants enflammés inspiroient le mépris des dangers et de la mort; il les fit entendre, et les Lacédémoniens volèrent au combat⁵.

Ce n'est pas avec des couleurs communes qu'on doit exprimer la rage sanguinaire qui anima les deux nations; il faut en créer de nouvelles. Tels que les feux du tonnerre, lorsqu'ils tombent dans les gouffres de l'Etna, et les embrâsent: le volcan s'ébranle et mugit; il soulève ses flots bouillonnans; il les vomit de ses flancs qu'il entr'ouvre; il les lance contre les cieus qu'il ose braver; indigné de son audace, la foudre chargée de nouveaux feux qu'elle a puisés dans la nue, redescend plus vite que l'éclair, frappe à coups redoublés le sommet de la montagne; et après avoir fait voler en éclats ses roches fumantes, elle impose silence à l'abyme, et le laisse couvert de cendres et de ruines éternelles. Tel Aristomène, à la tête des jeunes Messéniens, fônd avec impétuosité sur l'élite des Spartiates, commandés par le roi Anaxandre. Ses guerriers, à son exemple, s'élancent comme des lions ardents; mais leurs efforts se brisent contre cette masse immobile et hérissée de fers, où les passions les plus violentes se sont enflammées, et d'où les traits de la mort échappent sans interruption. Couverts de sang et de blessures, ils

¹ Plut. in Agid. t. 1, p. 402.

² Horat. art. poet. v.

désespéroient de vaincre, lorsqu'Aristomène, se multipliant dans lui-même et dans ses soldats, fait plier le brave Anaxandre et sa redoutable cohorte¹; parcourt rapidement les bataillons ennemis; écarte les uns par sa valeur, les autres par sa présence; les disperse, les poursuit, et les laisse dans leur camp ensevelis dans une consternation profonde.

Les femmes de Messénie célébrèrent cette victoire par des chants que nous répétons encore². Leurs époux levèrent une tête altière, et sur leur front menaçant le dieu de la guerre imprima la vengeance et l'audace.

Ce seroit à toi maintenant, Déesse de mémoire, de nous dire comment de si beaux jours se couvrirent tout-à-coup d'un voile épais et sombre: mais tes tableaux n'offrent presque toujours que des traits informes et des couleurs éteintes: les années ne ramènent dans le présent que les débris des faits mémorables; semblables aux flots qui ne vomissent sur le rivage que les restes d'un vaisseau autrefois souverain des mers. Ecoutez, jeunes Messéniens, un témoin plus fidèle et plus respectable: je le vis; j'entendis sa voix au milieu de cette nuit orageuse qui dispersa la flotte que je conduisois en Libye. Jeté sur une côte inconnue, je m'écriai: O terre! tu nous serviras du moins de tombeau, et nos

¹ Pausan. l. 4, c. 16, p. 318.

² Id. ibid. p. 319.

os ne seront point foulés par les Lacédémoniens.

A ce nom fatal, je vis des tourbillons de flamme et de fumée s'échapper d'un monument funèbre placé à mes côtés, et du fond de la tombe, s'élever une ombre qui proféra ces paroles: Quel est donc ce mortel qui vient troubler le repos d'Aristomène, et rallumer dans ses cendres la haine qu'il conserve encore contre une nation barbare? C'est un Messénien, répondis-je avec transport; c'est Comon, c'est l'héritier d'une famille autrefois unie avec la vôtre: O Aristomène, ô le plus grand des mortels, il m'est donc permis de vous voir et de vous entendre! O dieux! je vous bénis pour la première fois de ma vie, d'avoir conduit à Rhodes Comon et son infortune. Mon fils, répondit le héros, tu les béniras toute ta vie. Ils m'avoient annoncé ton arrivée, et ils me permettent de te révéler les secrets de leur haute sagesse. Le temps approche, où, tel que l'astre du jour, lorsque du sein d'une nuée épaisse, il sort étincelant de lumière, la Messénie reparoîtra sur la scène du monde avec un nouvel éclat: le ciel par des avis secrets guidera le héros qui doit opérer ce prodige: tu seras toi-même instruit du moment de l'exécution¹: adieu, tu peux partir. Tes

¹ Pausan. lib. 4, cap. 32, pag. 359. 26, pag. 342 et 343; c.

compagnons t'attendent en Libye : porte-leur ces grandes nouvelles.

Arrêtez, ombre généreuse, repris-je aussitôt, daignez ajouter à de si douces espérances, des consolations plus douces encore. Nos pères furent malheureux; il est si facile de les croire coupables! Le temps a dévoré les titres de leur innocence, et de tous côtés les nations laissent éclater des soupçons qui nous humilient. Aristomène trahi, errant seul de ville en ville, mourant seul dans l'île de Rhodes, est un spectacle offensant pour l'honneur des Messéniens.

Va, pars, vole, mon fils, répondit le héros en élevant la voix; dis à toute la terre que la valeur de vos pères fut plus ardente que les feux de la canicule, leurs vertus plus pures que la clarté des cieux, et si les hommes sont encore sensibles à la pitié, arrache-leur des larmes par le récit de nos infortunes. Ecoute-moi.

Sparte ne pouvoit supporter la honte de sa défaite: elle dit à ses guerriers, Vengez-moi; à ses esclaves, Protégez-moi¹; à un esclave plus vil que les siens, et dont la tête étoit ornée du diadème, Trahis tes alliés². C'étoit Aristocrate qui régnoit sur la puissante nation des Arcadiens; il avoit joint ses troupes aux nôtres.

¹ Pausan. l. 4, c. 16, p. 319.

² Id. ibid. c. 17, p. 321.

Les deux armées s'approchèrent comme deux orages qui vont se disputer l'empire des airs. A l'aspect de leurs vainqueurs, les ennemis cherchent vainement au fond de leur cœur un reste de courage; et dans leurs regards inquiets, se peint l'intérêt sordide de la vie. Tyrtée se présente alors aux soldats avec la confiance et l'autorité d'un homme qui tient dans ses mains le salut de la patrie. Des peintures vives et animées brillent successivement à leurs yeux¹. L'image d'un héros qui vient de repousser l'ennemi, ce mélange confus de cris de joie et d'attendrissement qui honorent son triomphe, ce respect qu'inspire à jamais sa présence, ce repos honorable dont il jouit dans sa vieillesse; l'image plus touchante d'un jeune guerrier expirant dans le champ de la gloire, les cérémonies augustes qui accompagnent ses funérailles, les regrets et les gémissemens d'un peuple entier à l'aspect de son cercueil, les vieillards, les femmes, les enfans qui pleurent et se roulent autour de son tombeau, les honneurs immortels attachés à sa mémoire; tant d'objets et de sentimens divers, rétrécis avec une éloquence impétueuse et dans un mouvement rapide, embrasent les soldats d'une ardeur jusqu'alors inconnue. Ils attachent à leurs bras leurs noms et ceux de leurs familles; trop heureux s'ils obtiennent une

¹ Tyrt. ap. Stob. serm. 49, p. 354.